

Serge Rolet, *Qu'est-ce que la littérature russe ? Introduction à la lecture des classiques (XIX^e-XX^e siècles)*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Littératures », 2019, 185 p. – ISBN 978-2-7574-2857-3.

Tout enseignant ou chercheur en littérature, mais aussi tout amateur désireux de se renseigner sur les auteurs russes est familier du paradoxe éditorial qui veut qu'on dispose en français d'une immense somme sur la littérature russe, inachevée à ce jour, et parue à partir des années 1980 aux Éditions Fayard, mais que les ouvrages d'introduction aux textes russes classiques sont en revanche très peu nombreux, anciens (comme le *Que sais-je ?* signé par Jean Bonamour) ou devenus indisponibles sur le marché français (comme le bel ouvrage du Belge Emmanuel Waegemans, publié en 2003). Le lecteur est donc écartelé entre l'érudition encyclopédique, mais peu maniable, de *L'Histoire de la littérature russe* de Fayard et les présentations succinctes ou peu accessibles qui existent par ailleurs. L'ouvrage de Serge Rolet a partiellement pour vocation de combler ce manque et de servir, comme l'indique son sous-titre, d'« introduction à la lecture des classiques ». Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas d'une histoire de la littérature ordinaire. Ici, pas d'exposé chronologique organisé, faisant la part belle aux auteurs et aux œuvres du canon, mais un ouvrage entièrement tourné en direction du lecteur : pour réussir le pari d'évoquer la littérature classique dans un volume de moins de 200 pages, l'A., professeur de littérature russe à Lille, renonce à la présentation traditionnelle et magistrale pour réfléchir à ce qui ne passe pas, ou ce qui passe difficilement au lecteur non initié et pourtant attiré par les classiques russes.

D'une manière éclairant bien sa démarche, l'A. définit son projet et sa méthode à travers une expérience de lecture... ratée : il rappelle que l'*incipit* du *Pavillon des Cancéreux* présente un personnage

qui se voit affecté au pavillon treize, ce qui le contrarie significativement, quoique le texte prenne la peine de préciser qu'il n'a pas de raison d'être superstitieux. Cette remarque prend tout son sens si l'on se souvient que l'URSS dépeinte par Soljenitsyne est un pays champion de l'athéisme et en lutte contre les superstitions : le romancier fait ici, dès la première phrase, une allusion discrète à l'arrière-plan idéologique de son roman, lequel se révèle si important dans la suite d'une intrigue qui évalue constamment les effets néfastes du « cancer » communiste. Mais il y a fort à parier que pour une majorité des lecteurs français, peu familiers du mode de vie et de pensée de l'homme soviétique, le caractère significatif de cette allusion passe totalement inaperçu, ce qui peut mettre en péril la compréhension du sens général de l'œuvre. À celui qui veut transmettre sa connaissance des classiques, mais aussi sa capacité de comprendre et d'apprécier de manière autonome les auteurs russes, cette première rencontre ratée entre Soljenitsyne et son lecteur français sonne comme un avertissement : la littérature russe attire, mais elle déroute, et une véritable introduction doit avant tout placer dans l'esprit du lecteur des repères susceptibles d'éviter les ornières.

S'il faut trouver une colonne vertébrale à l'ouvrage, c'est donc celle-ci : Serge Rolet propose une histoire de la littérature russe par ses malentendus (à commencer par le sens même à donner à la notion de « littérature »), par ses légendes dorées et néanmoins trompeuses (comme celle qui fait de Gogol l'inventeur du réalisme et dont l'A. retrace la construction), par ses figures mal connues en France et pourtant déterminantes (à l'instar de Vissarion Bielinski, roi de la critique russe et resté chez nous obscur inconnu). À ce titre, il est significatif que l'introduction de l'ouvrage se concentre sur deux stéréotypes, pour mieux les démonter, mais surtout pour engager le lecteur à interroger sa propre appréhension de la littérature russe : le mythe du prince russe permet de rappeler au seuil de l'ouvrage l'importance des repères culturels et contextuels, qui permettraient par exemple au lecteur de saisir l'étendue non négligeable du *continuum* séparant les princes miséreux de Dostoïevski et leurs faux *alter ego* tolstoïens, sans même parler du noble émigré devenu chauffeur de taxi parisien ; le cliché de « l'âme russe » invite le lecteur à la sagacité et au perspectivisme afin de ne pas se complaire dans certains faits gauchis ou grossis par leur déplacement transnational. On se retrouve ainsi avec une histoire de la littérature originale, qui n'a pas pour ambition de rendre justice aux auteurs, mais qui est écrite pour faciliter la vie des lecteurs.

Original, l'ouvrage de Serge Rolet l'est aussi par son ton, mordant et ironique : désireux de mobiliser ce lecteur toujours susceptible d'errer dans son interprétation des textes, il l'interpelle directement (« vous ne trouvez pas ? », p. 125), anticipe ses remarques (« je sens venir votre question », p. 89) et lui ménage des parallèles qui l'éclairent en le déroutant (ainsi du cas Salman Rushdie pour parler de la censure, p. 82, ou de la comparaison entre Borges et Bielinski, p. 91, rafraîchissante par son caractère incongru). À l'autre bout du spectre, l'A. ne prétend pas reconstituer une histoire exhaustive, ni objective : il avoue sans difficulté parler depuis son propre point de vue, lui-même situé et limité (lorsqu'il dit par exemple à la page 108 qu'il ne voit pas de querelle aussi fondamentale que celle des slavophiles et des occidentalistes dans la littérature française, tout en reconnaissant qu'il n'en est pas spécialiste). Serge Rolet part aussi de son expérience d'enseignant, comme de chercheur : pour mettre en valeur l'importance en Russie de l'horizon factuel et biographique dans la compréhension de la genèse des œuvres littéraires, alors qu'en France on adopte depuis 1960 des paradigmes plus distants vis-à-vis des explications biographiques ou contextuelles, l'A. relate ainsi un échange cocasse avec un collègue « formé à l'école russe » (p. 151), qui lui soutient que les menus détails de la vie de Lénine, tel un petit accident de vélo survenu un jour d'exil, avaient toute leur place dans ses *Œuvres complètes*, dont ils pouvaient sans doute expliquer bien des singularités. L'ouvrage tranche également avec la perspective ordinairement adoptée par les « histoires » de la littérature : après un rappel des dates importantes de la culture nationale, l'auteur s'affranchit totalement du paradigme chronologique, présentant par exemple l'opposition slavophiles/occidentalistes comme la toile de fond sur laquelle se déploie la littérature russe depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, et reléguant à un chapitre ultérieur les figures du « petit homme » et de « l'homme de trop » qui apparaissent pourtant avant. Mais l'ouvrage, vif et enlevé, ne renonce pas pour autant à la narration proprement dite : pour Serge Rolet, il s'agit simplement moins de raconter la littérature russe que de la raconter *à quelqu'un*.

Très personnel, l'ouvrage fera certainement grincer des dents, par exemple lorsque l'A. met sur le même plan la littérature du fait prisé par le réalisme socialiste et les fictions de témoignage sur le goulag. On pourra aussi émettre des doutes sur le destinataire réel de l'ouvrage, à travers cette figure de lecteur qui n'est ni un étudiant ni un collègue, mais un sujet érudit, profondément curieux, et peut-être largement fantasmé. D'autres enfin auront des objections

devant les reconstructions sans doute trop schématiques qui assignent au petit homme le genre de la nouvelle et à l'homme de trop celui du roman. Mais c'est aussi tout le mérite du texte : il fait de la littérature russe un objet vivant et parfois brûlant, il lui restitue son pouvoir d'attrance, mais aussi son potentiel d'étrangeté. *Qu'est-ce que la littérature russe ?*, demandait le titre du livre : en achevant la lecture, on a le sentiment qu'en plus de donner des réponses à cette question, Serge Rolet nous invite à la garder toujours en tête, signalant la littérature russe comme un objet profondément à part et mettant au jour d'autres manières de comprendre la notion même de littérature.

Victoire Feuillebois
GEO, Université de Strasbourg